

La méthode ESKIMO

Quand la culture façonne l'éducation

Transporter son bébé sur son dos ou dans une poussette, encadrer son rythme veille-sommeil ou faire confiance à son horloge interne, chercher à stimuler son intellect par tous les moyens ou le laisser faire ses propres expériences... D'une culture à l'autre, les pratiques éducatives parentales varient énormément. Mais au final, quel est leur impact sur le développement des enfants ? Petit tour d'horizon.



ISABELLE ROSKAM est professeure de psychologie du développement à l'université catholique de Louvain, Belgique.



LAURENT LEFEBVRE est professeur à la faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'université de Mons, Belgique.



JOHN MEDINA est directeur du Brain Center for Applied Learning Research de la Seattle Pacific University, États-Unis.



L'universalité de l'attachement

Si les pratiques parentales varient d'une culture à l'autre, il existe toutefois un élément fondamental que l'on retrouve partout : l'attachement. Aucun bébé n'étant en mesure de s'en sortir tout seul à la naissance, ce processus est en effet indispensable à la survie de l'espèce humaine. Mais comment se met-il en place? Ce sont les interactions entre le nourrisson et les fournisseurs de soins – qu'il s'agisse des parents ou d'autres personnes – qui semblent en être la clé. Tous les nouveau-nés possèdent le même répertoire de base pour exprimer leurs besoins et, de la même façon, tous les donneurs de soin savent intuitivement comment y répondre de manière prompte.

Des chercheurs ont montré que ces interactions augmentent le taux d'ocytocine dans le sang des parents. Or, cette hormone, produite par l'hypothalamus, augmente le contrôle cognitif des émotions négatives. Les angoisses que peuvent ressentir les jeunes parents face leurs nouvelles responsabilités sont ainsi régulées. Mieux encore, la sécrétion d'ocytocine activerait une zone du cerveau essentielle à l'expérience de la récompense. Autant de mécanismes renforçant la sensibilité des parents aux signaux envoyés par leur enfant et favorisant un attachement bien éloigné des spécificités culturelles.

► *R. Feldman et coll.,
Psychoneuroendocrinology,
septembre 2010.*

En discutant avec des amis ou en observant vos proches, vous vous en êtes sans doute déjà rendu compte : il n'existe pas une seule et unique manière d'élever un enfant. Si le milieu social et l'éducation que nous-même avons reçue sont des facteurs majeurs pour expliquer les différences de pratiques parentales, la culture dans laquelle nous évoluons joue aussi un rôle crucial. Et cela commence dès la grossesse !

Par exemple, les Tibétains estiment qu'il existe un lien direct entre l'état psychique d'une femme enceinte et la santé ainsi que la personnalité future de l'enfant qu'elle porte. Pour un développement harmonieux de son bébé, la future maman doit donc être heureuse et sereine et tout est fait pour lui éviter de ressentir du stress ou des émotions négatives. La science va d'ailleurs dans ce sens : de nombreuses études ont montré que le stress prénatal a un impact sur le développement affectif, comportemental et cognitif de l'enfant à naître. Dans les sociétés occidentales, où le fait d'être actif est valorisé, il n'est pas rare que les femmes enceintes continuent à travailler jusqu'aux dernières semaines de leur grossesse !

Après la naissance, ces différences ancrées culturellement se retrouvent dans les méthodes éducatives choisies par les parents. Des méthodes qui ont intrigué une journaliste américaine installée en Argentine, Mei-Ling Hopgood, et dont elle a tiré un livre : *Comment les Eskimos gardent les bébés au chaud*. Nous avons voulu aller plus loin en interrogeant des chercheurs, spécialistes du développement de l'enfant, sur les conséquences de ces différences éducatives.

RÉFÉRENCES

► **M.-L. Hopgood**,
Comment les Eskimos gardent les bébés au chaud, JC Lattès, 2013.

► **J. Medina**,
Comment fonctionne le cerveau de Bébé, Leduc. S. Éditions, 2011.

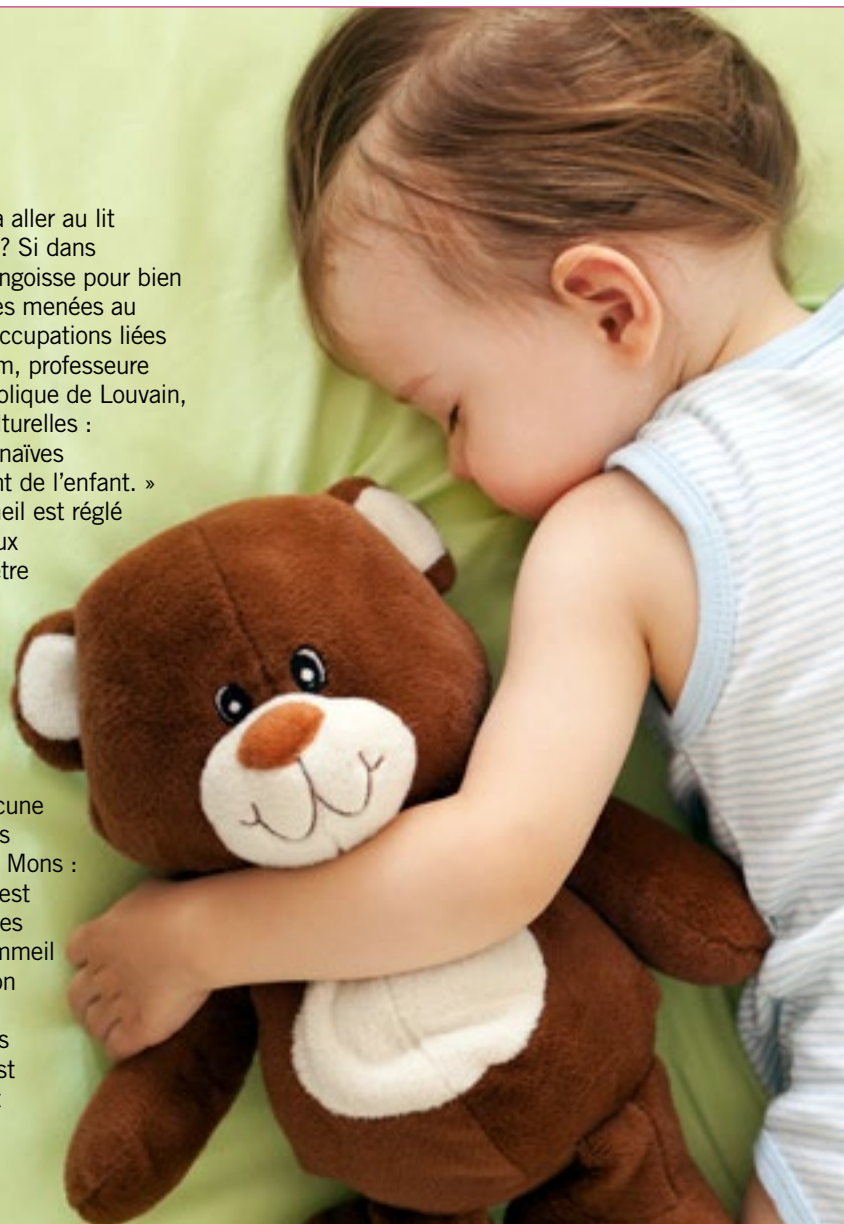


POUSSETTE

Compacte ou XXL, urbaine ou tout-terrain, avec siège réversible, guidon pivotant ou dossier inclinable... Dans les sociétés occidentales, la poussette se décline à l'infini, des modèles les plus simples aux plus sophistiqués. Mais si cet engin est entré depuis longtemps dans notre quotidien, il est totalement absent dans d'autres cultures, parce qu'il n'est pas adapté à certains environnements ou que les parents n'en voient pas l'utilité. Ainsi, du Kenya à la Mongolie en passant par le Pérou, les bébés sont portés par

SOMMEIL

À quelle heure coucher son enfant? Faut-il l'obliger à aller au lit s'il n'a pas envie de dormir? Pour ou contre la sieste? Si dans nos sociétés occidentales, le sommeil est source d'angoisse pour bien des parents, ça n'est pas le cas partout. « Des études menées au Cameroun montrent que dans cette culture, les préoccupations liées au sommeil n'existent pas » explique Isabelle Roskam, professeure de psychologie du développement à l'université catholique de Louvain, pour qui les questions liées au sommeil sont très culturelles : « Elles reposent sur des ethnothéories, des théories naïves sur ce qui est bon ou mauvais pour le développement de l'enfant. » Aux États-Unis par exemple, on estime que le sommeil est réglé par une sorte d'horloge biologique interne alors qu'aux Pays-Bas, les parents pensent que le sommeil doit être routinier pour être de qualité. Résultat, les pratiques sont très différentes : les Néerlandais vont avoir tendance à coucher tous leurs enfants en même temps à heure fixe, tandis que les américains mettront leurs enfants au lit à des horaires différents en fonction du rythme de chacun. Observe-t-on pour autant des différences de développement cognitif induites par ces pratiques? Selon la chercheuse, aucune étude ne l'a démontré. D'autres spécialistes sont plus nuancés comme Laurent Lefebvre, de l'université de Mons : « Permettre une nuit de dix heures pour les enfants est fondamental, ce n'est que vers 18 ans que huit heures de sommeil suffisent. » En effet, les périodes de sommeil paradoxal, qui jouent un rôle-clé dans la consolidation mnésique, sont plus longues en fin de nuit. Dormir suffisamment longtemps est donc important pour les apprentissages. Par ailleurs, la qualité de sommeil est également cruciale : « Cette qualité à six mois prédit le développement cognitif, et notamment langagier à trois ans » précise le chercheur.



OU PORTAGE ?

leurs parents jusqu'à ce qu'ils sachent marcher. Dans ces pays, le portage est une nécessité, mais au-delà des considérations pratiques, il présente aussi des avantages pour le développement du tout-petit. Le contact rapproché avec la mère induit par le portage « permet à l'enfant d'être proche d'une source très sécurisante pour lui », explique Laurent Lefebvre. Cette pratique favorise également la stimulation sensorielle des bébés, « par la vision, mais surtout l'un des sens les plus précocement développés, l'odorat ». Le toucher est également très sollicité, pour Isabelle Roskam : « Dans certaines tribus, les femmes portent

beaucoup de colliers et de décorations. Les bébés passent leur temps à tripoter les bijoux de leur mère, ce qui constitue une stimulation très riche : ça fait du bruit, c'est coloré, il y a beaucoup de matières différentes. » Conséquence, ils ont des expériences motrices fines plus précoces que les petits Occidentaux. En revanche, n'étant pas libres de leurs mouvements, ils n'ont pas l'occasion de se muscler et acquièrent donc la station assise et la marche plus tardivement. Mais Isabelle Roskam se veut rassurante : dans un sens comme dans l'autre, « ces décalages horizontaux finissent toujours par se résorber ».

▶ LANGUAGE

On pourrait imaginer que l'apprentissage du langage est calqué sur un modèle unique à travers le monde. Même dans ce domaine particulier, la culture dans laquelle le bébé vient au monde puis grandit joue un rôle important. « Dans nos sociétés, on pense que le langage se développe grâce à l'expertise de l'adulte, explique Isabelle Roskam. Les adultes s'attachent donc à bien parler aux enfants, à formuler des phrases correctes. » Il existe toutefois des cultures dans lesquelles les mères pensent que le langage ne se développe qu'au contact des autres enfants, et pas avant l'âge de trois ans. Conséquence : ces mères sont très proches de leur enfant, mais ne lui parlent jamais. C'est notamment le cas au Guatemala dans la région de San Marcos. Cette différence a-t-elle un impact sur le développement langagier ? Pour la chercheuse, on observe bien un écart entre ces enfants et les petits Occidentaux lorsqu'ils ont trois ans, mais quelques années plus tard, cet écart a disparu. Une fois la langue acquise, l'influence de la culture sera encore très prégnante dans la manière dont les enfants prennent la parole. Ainsi, dans les sociétés occidentales, le fait de poser des questions est perçu comme un signe de curiosité intellectuelle. Les "pourquoi" incessants sont donc encouragés : « on renforce ainsi l'enfant comme interlocuteur actif ». Dans les sociétés collectivistes à l'inverse, le questionnement est considéré comme de l'insolence et un manque de respect de l'adulte. Ici, « les enfants posent des questions à leurs pairs, mais n'interrogent pas la génération des aînés, détaille Isabelle Roskam. Leur langage n'est donc pas pauvre, mais il est socialement adapté. »



COMPÉTENCES ET PERFORMANCES

Au fil des mois et des années se développent les compétences motrices, sociales et cognitives. Néanmoins, toutes les cultures n'accompagnent pas cette dynamique de la même façon. Ainsi, dans les sociétés occidentales, les parents cherchent surtout à stimuler leur progéniture sur le plan cognitif, car les performances scolaires sont très valorisées. Des stimulations importantes pour Laurent Lefebvre, car répétées de manière régulière, elles permettent à l'enfant « d'élaborer les liens associatifs entre des concepts et d'affiner les réseaux neuronaux afin de ne renforcer que ceux qui sont pertinents pour lui ». John Medina, qui dirige le Brain Center for Applied Learning Research à la Seattle Pacific University, insiste sur le rôle crucial joué par la stabilité émotionnelle à la maison. Selon lui, c'est « le plus grand prédicateur du succès intellectuel futur », bien plus que la présence de jouets conçus pour améliorer le développement cognitif de l'enfant. A contrario, dans certaines cultures, le développement intellectuel n'est pas un but en soi et ce sont les compétences en terme de savoir-faire qui sont les plus valorisées. Par exemple, « les jeunes enfants indiens sont tout à fait capables d'estimer des circonférences à l'œil nu », raconte Isabelle Roskam. Une expertise qui s'explique par la nécessité pour eux d'évaluer rapidement certains éléments de leur environnement. « Ils doivent pouvoir déterminer combien de temps ils vont mettre pour faire le tour de tel lac, ou bien quelle est la circonférence de tel arbre pour y accrocher une corde ». Face à de telles tâches, des enfants occidentaux obtiendraient de piètres résultats alors que ces derniers savent souvent se servir d'une tablette tactile dès l'âge de deux ou trois ans.

“ L'importance
du réseau social est un
facteur de développement
chez l'enfant ”

IMPLICATION FAMILIALE

En Occident, malgré la nette augmentation du nombre de familles recomposées et monoparentales, le modèle de la famille nucléaire (un couple et leurs enfants) reste largement majoritaire. Dans d'autres cultures en revanche, ce sont les familles ultigénérationnelles qui dominent : toutes les générations vivent sous le même toit et la parentèle au grand complet participe à l'éducation des enfants. Grandir aux côtés de ses oncles, tantes et grands-parents a-t-il un impact sur le développement des bébés ? John Medina voit dans les familles élargies une véritable chance pour les bambins : « L'exposition à de multiples intellects fournit de fabuleuses occasions pour les enfants d'entendre des points de vue différents et d'en apprendre beaucoup sur la façon d'évoluer au sein de relations sociales, dans une atmosphère rassurante et affectueuse ». Des propos nuancés par Laurent Lefebvre : « L'importance du réseau social est un facteur de développement chez l'enfant, mais ce réseau social peut être externe au cercle familial ». Isabelle Roskam pour sa part estime que si la structure familiale peut influencer les compétences sociales des très jeunes enfants, ces différences s'effacent passé un certain âge. La chercheuse souligne par ailleurs que la notion même de compétence sociale dépend largement de la société dans laquelle nous évoluons. Dans les pays occidentaux, qui valorisent l'individu, les relations dépendent du développement de l'empathie et de la capacité d'écoute d'autrui. Dans d'autres cultures, c'est le groupe qui prime sur l'individu. C'est avant tout le respect de la collectivité que les parents inculqueront à leurs enfants. ●

